Ami du Clergé du 15 novembre 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Fête de la Présentation. — Consécration de la Vierge au Seigneur, 337.
A l'école des Saints. — Sainte Catherine : Quelques conseils aux jeunes filles, 339.
Pour le mois de Novembre. — I. Fait et souffrance du Purgatoire, 340.
Retraite de Militantes. — 1er jour : « Le problème de la vie » : III. L'accueil, 341. — 2e jour : « La source de la vie » : IV. Les conflits de la vie, 343.

FETE DE LA PRESENTATION

(21 novembre)

CONSÉCRATION DE LA VIERGE AU SEIGNEUR

Mes frères,

La Présentation de la Sainte Vierge ! En apparence, épisode mineur de la vie de Notre-Dame, et qui relève seulement d'une pieuse tradition. Mais il y a tant de grâce ! Et même, quand on y réfléchit, il a une si haute signification.

Entre tant de consécrations d'elle-même à Dieu que la T. S. Vierge a faites au cours de son existence, de son Immaculée Conception à son dernier soupir, celle-ci marque. Elle est à la fois une consécration *nouvelle,* plus *consciente, extérieure* en même temps qu'intérieure, *totale* jusqu'à la virginité. Et cela lui donne une valeur plus grande devant Dieu et une portée d'exemple pour nous.

Entre autres aspects de ce mystère de Marie que nous pourrions relever, je m'arrêterai à mettre ceux-ci en lumière, afin qu'entraînés par la grâce de cette petite qui se donne ainsi totalement à Dieu, nous nous souvenions des propres engagements de notre enfance, de notre vocation ou de notre état, pour les accomplir fidèlement.

I. — *Consécration nouvelle*

Cette présentation de Marie enfant a d'abord ce prix d'une consécration nouvelle, d'un don réitéré d'elle-même, d'une offrande répétée de sa personne et de sa vie aux volontés du Seigneur sur elle.

Dès son Immaculée Conception Marie s'est donnée à Dieu. Miraculeusement instruite de la grâce qui lui était faite, elle y a correspondu. Si mystérieuse que nous apparaisse cette donation initiale, nous n'en pouvons douter : Dieu n'accorde pas un tel privilège sans que sa créature libre soit appelée à en être instruite et à s'y conformer.

Si cette illumination surnaturelle de son intelligence dès sa conception, et cette activité libre de sa volonté n'ont pas été un don passager mais définitif, souvent depuis la petite Vierge aura refait à Dieu cette oblation première. C'est, en effet, la pensée de beaucoup que cet usage anticipé de la raison ne lui a pas été repris. Ici encore ils estiment avec Bossuet que les dons de Dieu sont sans repentance.

Quoi qu'il en soit, l'épisode de la Présentation est au moins cela, une consécration de la Vierge au Seigneur. A quelque âge de sa petite enfance qu'on le place — on dit habituellement trois ans — il renouvelle son acte d'amour d'Immaculée. Il peut paraître précoce : mais pourquoi n'y aurait-il pas de saints précoces, alors qu'il y a des enfants prodiges ? Il renouvelle sa consécration d'Immaculée et y ajoute, ne serait-ce que le prix de cette rénovation. Celui qui aime se plaît à redire son amour, et celui qui est aimé à se l'entendre répéter. Elle n'a donc pas changé cette petite. Dieu ne l'a pas déçue, elle ne s'est pas laissé attirer par la créature, puisque c'est vers Dieu qu'elle se tourne pour lui redire qu'elle l'aime par-dessus tout, qu'elle ne veut que faire sa volonté, qu'elle n'a d'autre désir que son bon plaisir.

A son exemple, aimons redire souvent à Dieu notre amour, lui renouveler les promesses de notre baptême, reprendre les engagements solennels de notre passé.

II. — *Consécration plus consciente*

A cette valeur de fidélité et de persévérance s'ajoute celle d'une donation plus consciente.

La plénitude de grâce en Marie dès sa conception immaculée, ne l'a pas empêchée de croître en sainteté. C'était une plénitude relative, proportionnée à ses obligations et à sa dignité du moment. Le « Je vous salue Marie, *pleine de grâce* » de l'archange Gabriel au jour de l'Annonciation, dit plus que celui des anges à l'apparition de l'Immaculée.

Et pareillement son intelligence et son activité libre se sont développées comme chez tout enfant qui grandit. Et si, chez Marie, elles sont l'effet d'un miracle, ce miracle les proportionne à ce qui lui est demandé.

Ainsi la Vierge de la Présentation a pris davantage conscience de la beauté, de la bonté, de la puissance de Dieu ; mais elle a mieux compris, aussi, la portée d'une consécration irrévocable. Et pourtant elle n'hésite pas, elle a hâte de se donner tout entière à celui-là seul qui mérite d'être aimé plus que tout.

Que d'enfants, au contraire, trahissent les vœux de leur baptême ! Que de religieux et de religieuses mettent moins de ferveur et de générosité dans leur vie qu'au jour de leur première profession ! Que de prêtres, peut-être, qui à leur entrée dans la cléricature avaient pris Dieu pour unique part d'héritage et se sont appropriés pratiquement ce qui était du monde ! Ils ont grandi ; ils se sont laissé séduire par ce qui passe ; ils n'ont

plus goûté autant la saveur du Dieu seul. Et au lieu d'un progrès vers Dieu, cette prise de conscience marque un recul. Dieu plus connu n'est peut-être pas le Dieu plus aimé.

Que cette étape de la Présentation nous rappelle tous, selon notre condition ou notre état de vie, à la nécessité de croître toujours davantage, au fur et à mesure des lumières naturelles ou surnaturelles que nous acquérons ou qui nous sont données, si nous ne voulons pas abuser des grâces de Dieu.

III. — *Consécration extérieure*

Cette consécration de Marie, dans ce mystère, prend un caractère extérieur. Le don d'elle-même à Dieu dans sa conception immaculée avait été le secret de son cœur. Ste Anne elle-même n'en avait pas eu la révélation, comme Elisabeth de la sanctification de saint Jean-Baptiste, par le tressaillement de son enfant. Aujourd'hui que cette petite quitte leur foyer et leurs bras pour entrer au Temple malgré son jeune âge, cette démarche notifie aux siens, à Ste Anne et à S. Joachim, qu'elle n'appartient désormais qu'à Dieu. Ils ont pu en éprouver quelque peine dans leur tendresse, comme la Vierge plus tard quand Jésus sera perdu dans le Temple. Mais elle atteste par là, devant ses parents, et ses parents sauront qu'il faut qu'elle soit d'abord « aux affaires du Père », à l'accomplissement de ses desseins sur elle.

Désormais, non seulement dans son cœur, mais publiquement elle est âme consacrée. Elle a mis entre elle et le monde comme la clôture d'un monastère. Engagée devant Dieu, elle s'engage devant les hommes.

Nouvelle leçon, et combien utile, contre le respect humain ou l'amour de sa liberté. Nous aimerions que nos engagements soient tout intérieurs pour ne pas nous compromettre devant les autres, et nous laisser la possibilité d'une retraite. Pourquoi cette affirmation publique, par des consécrations solennelles, ou ce costume religieux, ou tout autre signe extérieur, de ce qu'on est, de ce que l'on croit, de ce à quoi on aspire ?

La Vierge de la Présentation se refuse ce retranchement suprême de ceux qui ont peur de s'engager à fond. Elle n'hésite point à faire le pas décisif qui la séparera du monde. et de ce qui est du monde. Elle ne craint pas de professer publiquement, par cette démarche, ce qu'elle ne pouvait dire qu'à Dieu dans le secret de son âme d'enfant. Par là se révèle l'indissolubilité de son alliance avec Dieu depuis le commencement.

IV. — *Consécration totale*

Cette Présentation de la Vierge c'est sa consécration totale à Dieu, je veux dire : la date de son vœu de virginité.

Ce vœu, nous savons, par sa réponse à l'Archange, qu'elle l'avait fait : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme. » A quand remonte cet engagement ? Sans doute, sans que nous ne puissions l'affirmer en toute certitude historique, à sa Présentation au Temple. Voilà pourquoi la piété a attaché tant d'importance à cette fête.

Il peut paraître que c'est antidater son vœu de virginité : une enfant ne peut comprendre ce que cela veut dire. Mais c'est raisonner humainement, sans tenir compte de l'action privilégiée de Dieu sur certaines âmes. Quand nous lisons, dans la vie des saints, que telles d'entre les plus pures vierges, prévenues par la grâce de Dieu, avaient voué leur virginité dès le plus jeune âge, comment ne pas penser que Dieu aura agi ainsi pour celle qui est la Vierge des vierges ?

«*Dominus possedit me in initio viarum suarum* : Dieu m'a eue en sa possession dès le commencement de ses voies », lisons-nous à la messe de l'Immaculée. Pourquoi s'étonner qu'elle ait renouvelé cette consécration dès son entrée dans le Temple parmi les jeunes israélites attachées au service du Très-Haut. Elle sera la Vierge, la Vierge des vierges, la Reine des vierges, non seulement par sa vie toute chaste et toute pure, mais encore par la précocité de son amour pour cette vertu et par son empressement à la vouer à Dieu.

* *

« O Dieu qui avez voulu qu'en ce jour la bienheureuse Marie toujours vierge, en qui résidait l'Esprit-Saint, fut présentée au Temple ; faites que grâce à son intercession nous méritions de vous être présentés dans le temple de votre gloire. »

Grâce à son intercession et grâce aussi à son imitation.

Aimons de renouveler à Dieu nos actes d'amour, nos vœux du baptême, nos consécrations, nos promesses, nos vœux, selon notre vocation, afin de nous entretenir dans cet amour de Dieu et cet esprit d'appartenance au Seigneur. Apportons-y, chaque fois, plus de conviction et plus de dévotion, dans la mesure des grâces que nous avons reçues et des progrès que nous avons faits.

Apprécions, pratiquons, renouvelons sans respect humain ces consécrations solennelles auxquelles nous sommes invités périodiquement, comme la rénovation des vœux du baptême à la clôture d'une mission ou en la nouvelle liturgie du Samedi Saint et comme les promesses et les engagements du groupe auquel nous pouvons appartenir, telle la promesse scoute.

Enfin, si le vœu de virginité n'est l'obligation que de certains états, n'oublions pas pourtant qu'à tous la vertu de pureté impose des devoirs : jeunes gens, jeunes filles, époux, épouses et recourons à l'intercession de celle qui a levé la première dans le monde, et si jeune, l'étendard de la Virginité.

Nous laissons passer bien des fêtes de la Sainte Vierge, sans en demander les grâces ; que la Présentation reste toujours dans notre vie chrétienne comme un rappel de nos engagements.

A L'ECOLE DES SAINTS

Sainte Catherine

(25 novembre)

QUELQUES CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Mesdemoiselles,

Vous avez, hier soir, joyeusement célébré Ste Catherine et rivalisé d'ingéniosité dans la confection de vos bonnets. J'ose espérer que votre culte pour la vierge martyre d'Alexandrie ne s'en tient pas là. Puisque sa fête tombe en ce dimanche, l'occasion est belle d'ajouter à votre coiffure quelques réflexions qui pareront, non votre front, mais votre cerveau, disons mieux, votre âme.

* *

Certaines d'entre vous ont, selon l'expression traditionnelle, « coiffé Ste Catherine ». Elles attendaient le Prince charmant et il n'est pas venu... Il peut venir encore. Mais, d'année en année, les chances diminuent. Il leur faut donc se faire une raison et organiser leur vie *comme si* elles devaient renoncer au mariage.

Si vous le voulez, Mesdemoiselles les aînées, ce ne sera pas une catastrophe. Puisque le bon Dieu, qui est le maître de vos existences, le veut ainsi, c'est qu'il prévoit pour vous une autre manière de vous faire une belle vie.

Pas de belle vie sans amour. J'en tombe d'accord. Mais il est un amour plus haut que celui qui cimente les foyers. C'est cette divine charité qui nous incite à nous dévouer, sans réserve, en tout désintéressement.

D'abord dans votre profession. Car toutes ou presque toutes, vous travaillez. C'est votre honneur. Ce travail, vous pouvez, étant libres, vous y donner plus complètement. Vous pouvez faire, de votre bureau, de votre atelier, de votre maison, un champ d'apostolat. Et, à mesure que l'expérience et l'autorité viendront avec l'âge, vous serez en situation de faire du bien, beaucoup de bien à vos cadettes et de les aider à pratiquer cette sagesse dont Ste Catherine est le glorieux exemple.

D'autre part, les œuvres de la paroisse, les réunions de l'Action catholique, vous attendent. Sans vous, que peuvent-elles ? Le beau rôle que vous avez à jouer là ! Et quelle belle maternité spirituelle vous est réservée, si vous savez interpréter les volontés divines et vous donner dans toute la mesure de vos forces !

Enfin il y a vos chers parents. Bientôt, peut-être, ils resteront seuls. Les oiseaux auront tous quitté le nid. Vous serez leur seul appui pour une vieillesse qui, peut-être, est déjà commencée. Comme il leur sera doux de recevoir vos soins, après vous avoir prodigué les leurs ! Sans vous, peut-être devraient-ils se résigner à être un numéro dans un hospice. Grâce à vous, leurs dernières années seront ensoleillées. Peu à peu c'est eux qui seront vos enfants, fragiles, sensibles. Votre cœur étant entièrement disponible, vous le leur donnerez entièrement. Vous les choierez, vous serez à la fois leur gagne-pain, leur infirmière, leur consolatrice, leur ange gardien.

C'est ainsi que, au soir de votre vie, vous pourrez vous dire : « Peut-être est-ce moi qui ai reçu la meilleure part ! »

* *

Et les plus jeunes, celles qui, dans un an ou deux seront mariées, qu'ont-elles à faire avec cette vierge philosophe ? N'est-elle pas trop austère pour elles ? Elles entendent bien, en tous cas, ne pas coiffer « un bonnet de nuit ! »

Pourtant, Mesdemoiselles les cadettes, vous êtes tout à fait dans la situation de Catherine, au milieu de ces philosophes païens que l'empereur Maximien lui fit affronter. Ils s'efforçaient de l'attirer à leur paganisme. Mais c'est elle qui d'un certain nombre au moins fit des chrétiens.

Que de sollicitations, autour de vous, pour vous attirer à ce paganisme de la vie qui est une de nos plaies présentes ! Je m'en tiendrai à un seul exemple : vous allez au cinéma ; rien de mieux, pour vous distraire de temps à autre. Il y a de beaux films. On se donne la peine de vous les signaler mais... les autres ?... Etes-vous sûres que votre âme, à la longue ne perd pas de sa fraîcheur et de son sérieux, dans les salles obscures ? Est-ce là que vous puiserez une conception saine de la vie qui vous attend demain ? Croyez-vous vraiment que cette vie est faite pour courir de merveilleuses et parfois bien douteuses aventures sentimentales ? A force de voir des héros séduisants faire bon marché de la fidélité conjugale, et même de la plus élémentaire honnêteté, ne risquez-vous pas de vous faire de singulières et dangereuses illusions, et de perdre ce qui fait le charme de votre âme ? Ne risquez-vous pas d'être sans défense contre un cœur trop facile à émouvoir et qui ne demande qu'à se laisser prendre aux premières roucoulades venues ?

Je ne parle pas du bal. Vous savez que vos curés se sont toujours montrés fort sévère pour la danse. S. François de Sales disait déjà de la danse que « comme les champignons, les meilleurs ne valent rien ». Nous ne sommes pas les ennemis de votre plaisir. Mais vos aînées ont contribué, à leurs dépens, à nous procurer une longue, une douloureuse expérience...

Je sais ce que vous répliquerez : — « Si nous ne fréquentons pas les jeunes gens, comment nous marierons-nous ? » A quoi je vous répondrai, toujours au nom de l'expérience : « Les jeunes gens ne sont pas assez sots pour épouser une jeune fille trop facile à prendre... Ils savent choisir. Il en est parmi vous qu'ils réservent pour leurs menus plaisirs ; mais pour épouser, ils veulent quelqu'un de sérieux. Ils veulent une fille qu'ils puissent estimer et qui soit digne d'être la mère de leurs enfants. » Alors, le meilleur moyen de

vous assurer un mari ce n'est pas de faire la vierge folle et de vous jeter à la tête du premier venu, même s'il porte des cheveux à la gomina... Le meilleur moyen de trouver un marieur ce n'est pas de le chercher. Attendez-le, méritez-le...

* *

Tout cela vous paraîtra bien austère. Mais enfin, c'est à des chrétiennes que je m'adresse. Vous avez la même foi lumineuse et triomphante qui animait Catherine et la faisait si sage. C'est cette foi qui doit éclairer vos rêves d'avenir. Elle vous représente le rôle magnifique que Dieu vous réserve.

Elle vous dit que, s'il vous a donné un cœur délicat et sensible, ce n'est pas pour en laisser des lambeaux à tous les buissons du chemin, comme les moutons leur laine... ; que, si vous savez patienter, vous trouverez le véritable amour, celui pour qui Dieu vous choisit en vous faisant si tendres et en vous procurant, et dans votre famille et dans l'Eglise, les heureuses préparations à votre grand rôle d'épouses et de mères.

Voilà la sagesse. Elle est à votre portée. Elle est le secret de votre bonheur. Résignez-vous à la pratiquer. Elle ne vous fera ni moins joyeuses ni moins aimables. Au contraire, elle vous donnera une légèreté de conscience et une indépendance qui vous permettra de bien appliquer l'adage que je vous livre pour finir : « choisis d'abord, aime ensuite ».

POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

I

FAIT ET SOUFFRANCE DU PURGATOIRE

Mes frères,

Parmi les lieux communs qu'on répète à chaque nouvelle d'un décès, qui n'a entendu celui-ci : « les morts sont bienheureux, parce qu'ils ne souffrent plus et qu'ils n'ont besoin de rien » ? Réflexion inepte, qu'excuse l'inconscience. Bénie, alors, la guerre qui multiplie les gens qui ne souffrent plus et qui n'ont besoin de rien !...

Loin de nous la conception matérialiste qui veut que tout finisse avec la vie présente, que tout s'achève avec le cercueil, que par delà la mort il n'y ait plus que le grand vide du néant. Ni la mère qui vient de perdre son enfant, ni l'épouse qui apprend la mort de son époux à la guerre ou en captivité, ni le père qui dicte à ses fils ses suprêmes volontés ne peuvent se résigner à la pensée de cette fin des fins. Et ce n'est pas seulement notre cœur, ce cœur dont il n'est que trop vrai qu' « il a ses raisons que la raison ne connaît pas », qui repousse cette idée d'une mort sans lendemain ; c'est cette raison même, qui nous affirme l'existence d'une autre vie.

Autre vie où chacun recevra suivant ses œuvres, car nous la jugeons nécessaire pour équilibrer toute justice. — Autre vie où nos défunts ne peuvent plus rien, car ils sont désormais forclos de tout mérite. — Autre vie où les survivants peuvent offrir le cautionnement et même le rachat de ceux qui ont encore à expier, car nous sommes solidaires les uns des autres.

Entre tous nos devoirs envers nos morts, aujourd'hui plus que jamais, il faut rappeler celui-là : *En aide à nos morts !*

Chrétiens, sur nos tombes aimées,
Mêlons aux gerbes embaumées
Un espoir qui soit immortel.
Demain, les fleurs seront poussière ;
Seul, le parfum de la prière
Dure éternellement au ciel.

(François Coppée).

Pourquoi cette prière pour nos morts ? Parce que nous croyons à l'existence de ce que nous nommons le Purgatoire. Mais le dogme du purgatoire est une de ces « vérités diminuées parmi les enfants des hommes », pour employer le langage du Psaume. Il est opportun de rappeler que son existence est une vérité de foi et que, si l'Eglise ne se prononce pas sur les genres de souffrance qu'y endurent les âmes, les théologiens s'accordent généralement à penser que ces souffrances dépassent ce que nous pouvons imaginer.

I. — *Le fait du Purgatoire*

Notre esprit appellerait un lieu de suprêmes expiations et purifications après la mort, même si nous ne possédions, dans les documents de notre foi, aucune donnée sur le purgatoire, si ces documents ne nous renseignaient que sur Dieu, le péché et le ciel. Pourtant, s'il s'accorde avec notre raison, le dogme du purgatoire ne repose pas sur elle. Comme toutes les vérités de foi, il nous vient de la Parole de Dieu.

Vous connaissez tous la parole de l'Ecriture : « *C'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés* » (II Macch., XII, 43, 46). Que Judas Macchabée offre un sacrifice pour ses morts, voilà qui conduit évidemment à l'idée du Purgatoire, d'un intermédiaire entre le ciel et l'enfer. Puisqu'il prie pour eux, ces morts ne sont ni au ciel, où on n'a plus besoin de prières, ni enfer dont aucune prière ne peut libérer.

Vous savez aussi la parole de Jésus sur le péché contre le Saint-Esprit qui « *ne sera remis ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir* » (Mat., XII, 32). Ceci laisse entendre qu'il est des péchés qui peuvent être pardonnés dans l'autre monde. Et dans l'autre monde, ce ne peut-être qu'avant l'entrée au ciel, où il n'y a pas place pour le péché.

Et vous savez que S. Paul n'agissait pas autrement que Judas Macchabée. Lui aussi priait pour ses morts, pour son disciple Onésiphore, en reconnaissance de ses services de Rome et d'Ephèse (II Tim., I, 16). Il pensait donc que ce défunt pouvait avoir besoin de ses suffrages et en être aidé.

S'ils n'incluaient pas l'existence du Purgatoire, ces faits et ces paroles n'auraient pas

de sens. Pour enlever à notre foi toute hésitation, l'Eglise a été amenée à se prononcer officiellement à ce sujet. A trois reprises, lors des Conciles de Lyon (1274), de Florence (1439) et de Trente (1545-1563), elle a défini le dogme du Purgatoire, l'existence d'un lieu d'expiation et de purification pour les âmes en dette avec Dieu et encore incomplètement pures de toute faute.

Bien plus — et c'est sa meilleure méthode d'enseignement — elle a fait passer cette doctrine dans nos mœurs. Elle a introduit dans le cycle liturgique, au 2 novembre, la « fête des morts », *la Commémoration de tous les défunts*. Et elle nous presse de leur procurer soulagement et de hâter leur libération par nos bonnes œuvres, la cession des indulgences qui leur sont applicables, et surtout par la célébration des messes à leur intention.

Le rappel de ces principes pourra paraître hors cadre à certains. Il est nécessaire en notre temps de foi imprécise. Une piété solide repose sur une croyance éclairée. Beaucoup se méprennent aujourd'hui, qui confondent trop facilement existence et nature du purgatoire : le fait du purgatoire est article de foi et non pas de l'idolâtrie, comme disait Luther, ni une ficti n de Satan, comme affirmait Calvin, ni un inconnu, comme pensent trop de gens de nos jours.

II. — *Les souffrances du purgatoire*

Sur la nature de ses souffrances expiatrices et purificatrices, et surtout de leur intensité, nous avons des certitudes et des approximations.

Certitudes. — 1° La *peine du dam*, ou en termes aujourd'hui plus clairs, la privation de la vue de Dieu. Puisque c'est ce face à face, *facie ad faciem*, qui fait le ciel, les âmes du purgatoire en sont privées. Privation d'autant plus sensible et douloureuse, que ces âmes saisissent maintenant que Dieu est leur tout, et que tout dérivatif leur est impossible.

2° La *peine du sens*. Comprenons bien. Non pas la peine des sens : ces âmes séparées ou désincarnées ne présentent plus de corps à la souffrance. Mais la peine *du sens :* celle qui les purifie de leurs attaches illégitimes à la créature. De quelle nature est cette peine qui est comme un feu ? Il n'importe à notre pitié. Il suffit de savoir qu'elle existe et qu'elle accroît le martyre d'outre-tombe.

3° L'*intensité* de ces peines. On a tendance, aujourd'hui, à la minimiser. Il n'y a pas si longtemps on peignait le purgatoire sur le modèle de l'enfer..., sauf sa durée éternelle, son désespoir et sa révolte. Paul Claudel a donné du purgatoire une vision qui répond à cette tradition et qui l'explique :

« *D'un œil* à la fois passionné et technique envisageons la grande usine de purge du métal humain, comme jadis du haut de cette falaise qui borde la Monongahéla je regardais le paysage industriel et chimique d'une horrible Pensylvanie, Pittsburgh, au milieu d'un site excorié vomissant la flamme et la fumée. Et l'on devine là-dessous le travail des marteaux et des laminoirs, de l'arc électrique et de la scie, la manœuvre monstrueuse des ponts roulants dans les demi-ténèbres. Dieu est penché comme un artiste sur son creuset, sur ce bol ardent où, non content d'avoir réussi des âmes humaines, il remet çà !

Et tout cela n'est qu'une image grossière de l'énorme besogne de retapage à laquelle a à se livrer la miséricorde divine sur les tombereaux d'âmes crevées, cabossées, rouillées, tordues, démantibulées — *vas perditum*, dit le psaume, faisant songer à ces tessons, à ces casseroles défoncées, à ces boîtes de conserves à moitié aplaties qui jonchent les tas d'ordures — sur ce torrent de détritus immortels qu'on lui enfourne chaque jour par la décharge des cimetières.

L'or est devenu du fer-blanc, et maintenant il s'agit de refaire de l'or avec cette camelote !...

Les machines humaines travaillent aujourd'hui au dix-millième de millimètre, vérifiable au microscope. La justice de Dieu n'est pas moins exacte et moins exigeante. Beaucoup de gens dès ce monde savent ce qu'il en coûte pour se débarrasser des conséquences d'une grande faute : la pièce incessamment remise au feu pour permettre une nouvelle main-d'œuvre... »

Accordons à la sensibilité moderne toutes les atténuations qu'elle réclame de cette intensité des souffrances du purgatoire, nous ne pouvons douter que le genre même de ces souffrances ne soit pour elles un vrai martyre.

* *

Et voilà pourquoi, si noble que soit déjà le souvenir des morts, la fidélité à ce qui fut leur œuvre, un chrétien ne peut en rester là. Il sait que ses morts ne sont pas morts tout entiers. Avant la résurrection de la chair, leur âme immortelle demeure, elle demeure avec ses œuvres dont la responsabilité lui incombe : œuvres bonnes qui méritent la récompense, œuvres coupables qui exigent réparation. Cette réparation, c'est celle du purgatoire, qui seule peut alléger la part que nous en prenons sur nos propres souffrances. Pourrions-nous la leur refuser ?

RETRAITE DE MILITANTES

1er jour

Le problème de la vie

III

L'ACCUEIL

Le refus de nous-mêmes à Dieu ne fait qu'un avec le refus de nous-mêmes aux autres. C'est le grand mal, celui qui stérilise nos vies. Nous l'avons dépisté. Il s'agit, à présent, d'en découvrir les causes et d'en indiquer les remèdes.

I. — *Les causes*

J'en vois trois : *méprise sur nous, — sur Dieu, — sur la vie.*

1° *Méprise sur nous.* — En nous refusant à Dieu ou aux autres, nous faisons comme si notre personne était menacée de dispersion et d'appauvrissement, ou bien d'une mainmise sur notre autonomie. Comme si nous étions moins nous-mêmes en étant aux autres ou à Dieu. Et nous nous fermons jalousement.

Ce réflexe est une erreur. Il ne faudrait pas croire, en effet, que tout réflexe soit infailliblement ordonné à la conservation du vivant. Quand on excite l'épiderme d'un criquet en tel point déterminé, l'insecte s'ampute d'une cuisse. Le voilà bien avancé.

La vérité, c'est que le *moi* ne saurait subsister sans le *toi*. « La solitude du moi, écrit Maurice Nédoncelle, le détruirait si elle était absolue. Nous ne *sommes* que dans la mesure où nous voulons l'autre et sommes voulus par lui. » Et le même penseur observe que, chez l'enfant, le « *nous* » apparaît d'abord, avant le « *toi* ». Ce n'est qu'en dernier lieu que se dégage le sentiment du moi. Déjà, le poète avait dit : « Insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! »

La vie est faite d'échanges et, au niveau de l'homme, le terme normal de l'échange, c'est le don de soi. J'entends : don raisonnable, accordé en connaissance de cause, et qui n'est pas un abandon, une trahison de sa dignité dans un moment d'ivresse, mais un enrichissement, puisqu'il est réciproque. Un tel don peut devenir l'attitude habituelle d'une vie et le plus haut mérite de l'âme qui l'a consenti et qui en vit. Autrement dit : « La personne n'est ni dans le retrait individualiste, ni dans l'expansion communautaire, mais dans la tension, dans l'équilibre des deux mouvements » [1].

2° *Méprise sur Dieu.* — La seconde cause de nos refus, prolongement et aggravation de la première, c'est la *peur de Dieu.* S'il est quelqu'un dont nous redoutions les envahissements, osons le dire, c'est Dieu. Il est, pour certains, le grand gêneur. Voyez les Géraséniens (Marc, v, 17) qui supplient Jésus de quitter leur pays. Songez : il est cause que des cochons se sont jetés dans le lac ! On ne peut nier en effet qu'il veut toute la place. Alors, quoi, on ne sera plus chez soi ? On préfère une indigence bien à soi aux enrichissements merveilleux qu'il apporte avec lui. Souvenez-vous de la vision d'Isaïe : « Le Seigneur lui apparut sur un trône élevé, et les pans de sa robe emplissaient le Temple. Passe pour le trône : on se serrera un peu pour lui faire une place. Mais les pans de sa robe, quel encombrement !

Les Juifs craignaient de voir Dieu, car, pour eux, c'était la mort. Erreur elle-même mortelle ! Ce qui fait mourir l'âme ou entraîne son étiolement, c'est, bien au contraire, de nous couper de Dieu, de lui faire trop chichement sa part dans notre vie. La plante faitelle sa part au soleil ? Quand elle pousse au fond d'une cour étroite, comme elle se dresse pour déboucher en pleine lumière ! Dieu est notre milieu vital : « En lui nous avons l'être, le mouvement et la vie. » Ses exigences ne sont qu'un aspect de sa libéralité. « Ma fille, donne-moi ton cœur ! — Mais pourquoi faire, Seigneur ? — Pour mettre le mien à la place du tien ! » — Comme dans la vision de Ste Catherine de Sienne. — « Il me demande trop ! — Eh ! c'est qu'il veut trop te donner ! »

« Considérons, écrit le P. Lallement, qu'une parole de Dieu a créé le ciel et la terre, parce qu'elle n'a pas trouvé de résistance dans le néant. Si nous ne lui résistions pas, elle nous tirerait — du néant moral — à la participation de la sainteté divine dans l'état de grâce (ici-bas) et de la félicité divine dans l'état de Gloire. Et pour un petit plaisir nous empêchons ces grands effets. ...*Nous nous rendons malheureux par peur d'être malheureux.* »

Retenons cette formule, et pensons aux saints qui, pour l'avoir appliquée, ont si admirablement enrichi leur personnalité et réussi leur vie.

« Que je vous connaisse, et que je me connaisse », tout est là ; nos refus tiennent à l'ignorance des vraies exigences de notre personne et des conditions de ce « don de Dieu ».

3° *Méprise sur la vie.* — Dernière raison à nos refus : la *peur de vivre.* Nous concevons la vie comme un capital acquis une fois pour toutes, qu'on doit garder jalousement à l'abri de tout risque, pour en jouir tout doucement, moment par moment. Une valeur de tout repos. Nous ne savons pas qu'elle est aventure, risque, conquête de haute lutte, Création continue. Nous avons eu, un certain jour, bonne volonté de nous donner à Dieu,... mais nous ne voudrions pas avoir à renouveler ce don. Il a été fait une fois pour toutes. Alors, nous ne demandons plus qu'à dormir sur nos lauriers...

Nous ignorons qu'il y a, comme on dit aujourd'hui, une quatrième dimension. Le temps emporte impitoyablement nos bonnes résolutions et c'est toujours à recommencer. Malheur à celui qui veut vivre sur l'acquis ! Ce n'est pas une vie, mais une léthargie. Malheur à celui qui se repose sur sa volonté d'hier. Elle est usée aujourd'hui et sans mordant. Elle est devenue routine. Avec le temps, qui fuit, c'est toujours à recommencer. Il n'y a pas de position acquise, de « demeure permanente ». Notre bonne volonté est valable juste pour le moment présent.

Aussi, tant que nous n'aurons pas abordé l'autre rive, où nous vivrons dans l'immuable, c.-à-d. dans l'éternel, il faut nous résigner à distribuer tout au long de notre durée les attitudes d'amour généreux que seule la mort fixera à jamais. Voilà pourquoi le don de soi ne saurait être fait une fois pour toutes, mais appelle un renouvellement inlassable, comme le Christ qui, inlassablement, distribue à travers le temps l'acte unique de son sacrifice.

II. — *Remèdes*

De cet aperçu des causes, se déduisent les remèdes. Il faudrait dire *le remède,* car il tient en un mot, celui de Marie à l'ange de l'Annonciation : « Voici la servante du Seigneur ». Au refus, nous opposerons l'accueil, *la disponibilité* dans le don perpétuel de tout soi.

La disponibilité, Jésus nous la demande : « A celui qui te réclame ta tunique, donne aussi ton manteau. Quelqu'un veut t'obliger à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui. » Négligeons le tour paradoxal du conseil et, sous son allure populaire, sachons découvrir la leçon toujours actuelle. Ne faites pas comme l'ami qu'on réveille et qui envoie promener son ami : « Je suis au lit, mes enfants aussi...» Pas de dérobades, pas d'excuses. Au lieu de vous fermer, ouvrez-vous largement à la pitié, à la serviabilité. Prêtez-vous ou mieux, donnez-vous à chaque occasion, soit aux autres, soit à Dieu. (Et se donner aux autres, c'est toujours se donner à Dieu.) Vous gagnerez en vraie valeur et en joie tout ce que vous aurez perdu en tranquillité béate. Par-

[1] J. Lacroix, *Vocation personnelle.*

dessus tout, donnez votre sourire, c.-à-d. mettez-y tout votre cœur. Et ayez l'élégance de masquer l'effort ou la contrainte sous ce sourire...

Qui donc a été plus « tapé » que Jésus. Jamais un moment de tranquillité. Une « colle » par-ci, une guérison par là. Et les petits enfants qui s'en mêlent... Pourtant, jamais un vrai refus (parfois il « fait semblant » de dire non : c'est une épreuve). Disponibilité de tous les instants... « Je suis venu, ô Père, pour faire votre volonté. » Cela dit tout. Comme nous le remarquions à l'instant, c'est se donner à Dieu que se donner aux hommes.

Voilà le remède que nous cherchions. C'est Jésus qui nous le montre. Péguy dit que la première vertu du fidèle c'est d'être « perpétuellement infidèle à l'infidélité... de nos roideurs et de nos accommodements. » Nous dirons, pour rester dans la ligne, c'est de nous refuser au refus.

« Ne contristez pas, n'éteignez pas l'Esprit », qui nous incite au don inlassable, étant lui-même « *donum Dei* ». Si vous saviez ce que vous perdez en faisant la sourde oreille à ses inspirations si discrètes et si pressantes, vous seriez toujours à l'écoute. Car, depuis votre baptême, il *est en vous* pour vous transformer progressivement en fils de Dieu, donc en âmes qui vivent de se donner. Vous savez bien que « quand on aime, on ne peine pas ». Laissez-vous faire ; laissez vos âmes se dilater au souffle de l'Esprit, laissez-vous emporter vers ce Dieu qui est votre achèvement et qui ne vous demande votre amour que pour pouvoir vous aimer assez.

* *

Quelques exemples magnifiques de ce don de soi : *Lucien Croci* (voir biographie, à la Bonne Presse), jociste militant écrivait sur son journal : « Le Christ a besoin de types qui se compromettent... » et plus loin : « Il ne faut pas que j'oublie que j'ai une vie donnée et qu'elle doit l'être toujours davantage... » (20 juin 1942) et, six mois plus tard : « Quand votre vie est toute sacrifiée pour les gars, on est sûr de les avoir... » De fait, il a tenu à suivre ses camarades au S. T. O. et il est mort le 17 mars 1945 des suites des souffrances endurées dans un camp d'extermination.

Pepita Jacquot, « tuberculeuse », invente un singulier apostolat : celui de la « clownerie ». Elle se déguise, elle invente des grimaces pour faire rire ses compagnes de salle. Elle offre à une malade de partager sa chambre et elle écrit : « Personne n'a compris que je faisais un immense sacrifice en abdiquant toute ma liberté... *celle même du cœur*. Maintenant, je n'ai plus un instant à moi... pour pleurer. Du matin au soir, il faut que je rie... »

Et cette petite *Jeanne C....*, qui avait dit à une religieuse : « Je n'ai pas la foi. Si je l'avais, je ferais des folies pour un Dieu mort pour moi. » Elle la retrouve. Tout de suite, Dieu demande beaucoup : « Je me cabrais, avoue-t-elle, Dieu demandait trop ! » Mais elle dut s'avouer vaincue : « J'ai dit à Dieu : c'est bien, vous me choisissez, je ne me dérobe plus, je serai entièrement vôtre... »

Il y en aurait tant à citer comme cela ! Mais il faut conclure... avec P. Claudel

Est-ce que le but de la vie est de vivre ?
Il n'est pas de vivre mais de mourir et non point de charpenter la croix
Mais d'y monter
Et de donner ce que nous avons en riant
Là est la joie, là est la liberté,
Là la grâce et la jeunesse éternelle...

2e jour

La source de la vie

IV

LES CONFLITS DE LA VIE

La seule vie qui compte, c'est la vie d'intimité avec Dieu, la vie du Christ en moi, la vie même de la Trinité, infuse en moi par l'Esprit de Jésus, pour que je la développe et que je la fasse rayonner.

Alors, une question se pose : celui qui est devenu fils de Dieu peut-il encore s'intéresser aux valeurs humaines ? Ne fera-t-il pas figure d'émigré à l'intérieur ? Car il y a, semble-t-il, opposition irréductible entre cette vie d'intimité, si fragile et si exigeante et le monde, avec ses activités prodigieuses, mais dont Dieu est absent, et avec la vie professionnelle, qui absorbe le meilleur de nos forces et nous plonge en pleine masse humaine ? Le conflit est si aigu qu'à certaines époques le chrétien semble n'avoir que le choix entre le martyre ou la vie érémitique. Pour résoudre ce problème, examinons la *thèse* puis l'*antithèse*, pour voir se dégager la *synthèse* qui règlera notre action.

I. — *La thèse*

Ce sont les divines exigences que le Christ a maintes fois formulées, v. g. : 1° l'appel des premiers apôtres (Mc., I, 14-20) ; — 2° le jeune homme riche (Mc., x, 21) : « vends ton bien et suis-moi » ; — 3° celui qui demande à ensevelir son père (Mt., x, 22). Ainsi, il faut tout laisser là, richesses, gagne-pain, amis, famille même. Car la richesse est maudite et « il est plus facile à un chameau »..., et « celui qui aime son père plus que moi n'est pas digne de moi ». Donc, « chercher *d'abord* le Royaume », ne pas s'embarrasser d'une entreprise ou d'une famille, sous peine de manquer le « banquet des noces ».

Bien plus, il faut sacrifier jusqu'à son moi... S'arracher l'œil, se renoncer, et comme le grain de blé, mourir pour vivre...

Deux échelles des valeurs s'affrontent donc et semblent s'exclure : « Vous ne pouvez servir deux maîtres... » Alors, se désintéresser du temporel, et non seulement de ce qui fait la beauté de la vie présente : affections, culture, mais de la subsistance même : « voyez les lis... les passereaux ». C'est à ce prix que nous pouvons reconquérir l'intimité perdue. Mais alors où est ma joie de vivre et qui pourra embrasser le christianisme ?

II. — *Antithèse*

Est-il vraiment nécessaire de sacrifier, non seulement le mot anarchique de l'homme déchu, mais toutes les valeurs du patrimoine humain tel que Dieu l'a constitué ? Jésus serait-il l'ennemi de toute civilisation ? Et n'est-ce pas à bon droit que les païens traitaient les premiers chrétiens d' « ennemis du genre humain » ?

L'homme n'est pas relevé des consignes qui retentirent au premier jour du monde. Placé dans l'Eden « *ut operaretur eum* », constitué créateur en second, pour la gloire de Dieu, il ne doit pas laisser en friche l'univers, et sa nature, si proche de celle des anges par ses aspirations et ses ressources (beau, vrai bien)? Et la civilisation aura toujours la mission de mettre l'homme dans des conditions meilleu-